

COURAGE-CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE NANTAQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. H. ROWEN, Imprimeur.

N.º 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption. — Le Prix d'abonnement est de six piastres par année payable trimestriuellement d'avance. — On ne reçoit pas de souscription postérieure au mois de six mois. — Le prix du port par la poste est une quinzaine pour toute la province. — Les communications, demandes ou réclamations devront être adressées. — On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

PRIX DES ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi-piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus. — Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent les annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit au outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déçoit indistinctement aux enchères, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent le journal gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère et la fille.

LA THÉBAÏDE MODIFIÉE.
Suite (Voir No. 10.)

Au bruit d'une heure envieux, employée à s'assurer ainsi de la sincérité et pour ainsi dire, de la solidité du sommeil de son frère, François se leva doucement, ramit à la hâte son pantalon et sa blouse, prit ses souliers à la main, s'approcha de la fenêtre qui ouvrait avec précaution, et sauta lestement dehors; puis, ayant remis ses souliers, il se glissa sans bruit le long de la halle qui entourait la ferme et disparut.

Quelques minutes après, Jean, éveillé par la sensation d'un froid de lune froide, regarda autour de lui, et aperçut la fenêtre ouverte et le grêle de son frère entièrement inoccupé. Un vague soupçon perça soudain la double et épaisse enveloppe que la nature et le sommeil avaient mis autour de son esprit. Se levant à la hâte de ses vêtements, il s'élança sur les traces de son frère. Le pas empreints sur la neige dmt le sol était couvert, le conducteur à travers la campagne jusqu'à une petite maison isolée. Là, les pas s'arrêtèrent au pied d'une échelle appuyée contre le mur. À cet avis, Jean ne put résister un juron énergique, et sembla hésiter quelque temps sur le parti qu'il allait prendre. Enfin il se décida à retourner à la ferme; et le restant donna par le même chemin, ayant soin, comme il l'avait fait en partant, de poser exactement ses pieds dans l'empreinte des pas marqués sur la neige. Dans un moment où il se hâta pour reculer la fenêtre, il aperçut tout près de lui quelque chose de rouge qu'il ramassa aussitôt avec un cri de joie. C'était une ceinture de laine telle qu'en portent, sur leurs habits de fête, les jeunes paysans des environs de Grenoble; elle appartenait à François et se distinguait de celle des autres villageois en ce que, au lieu d'être d'une seule couleur, elle était moitié bleue et moitié rouge. Banchant de la découverte de cette pièce à conviction, et songeant au parti qu'il pourrait en tirer pour satisfaire sa haine ou sa vengeance, Jean continua sa route et regarda son lit, après avoir fermé la fenêtre derrière soi pour que son frère pût rester sans rien soupçonner.

Le lendemain était un dimanche. Au moment où le père Loureau se disposait à aller, accompagné de ses deux fils, selon son habitude, entendre la messe dans la cloche sonnait le dernier signal. François arriva, inquiet, visiblement troublé. Il avait un air cherché et inquiet. Son père lui ayant demandé pourquoi il ne la portait pas ce jour-là, le jeune homme, embarrassé, répondit indistinctement en demandant vainement à son frère s'il n'avait point aperçu.

— Moi non vraiment. À moins ajouta Jean en continuant méchamment, que ce ne soit elle-ci qui a été trouvée hier, à minuit, p. s. de la maison du père de Justine, sur une trace de pas partant du bas de notre fenêtre.

En disant cela, Jean sortait de dessous sa blouse la ceinture accusatrice.
— Tu mens, frère, s'écria celui-ci en colère. C'est toi qui me l'as volée pour m'accuser fausement.

— Je ne l'ai pas volée, je l'ai trouvée cette nuit sous la fenêtre de Justine, quelques instants, frère, après que tu eus quitté notre chambre.

— Lâche-tu murmura François pâle et interdit.

— Jean, dit le père Loureau, va prier le bon Dieu qu'il te pardonne, la malice est un mauvais moyen de faire. Et toi, François, rentre avec moi à la ferme.

Le même jour, tout le village connaissait l'aventure de François Loureau et la querelle des deux frères. Les indiscretions peccées de Jean avaient tout révélé. Outre la haine naturelle contre son frère, il ne pouvait lui pardonner la préférence que lui avait accordée Justine sur tous ses rivaux et sur lui-même; car lui aussi il aimait Justine, bien qu'il n'eût pas osé se mettre sur les rangs. Son amour brutal, en quelque sorte, inavoué, n'en avait que plus de violence. Son indignité pour son frère s'en était accrue au point de lui suggérer le pensée de trahir auprès de son père le secret qu'il lui avait surpris. Cette manœuvre lui réussit mal.

Le père Loureau, intéressé et égaré comme presque tous les gens de la campagne, qui manquent pourtant pas d'une certaine droiture de cœur et d'honnêteté naturelle. Une discussion d'intérêt avait amené entre lui et son voisin Michalet une inimitié violente. Aux premiers mots qui lui avaient été dits sur l'humilité de François et de Justine, il s'était emporté contre son fils et lui avait signifié de renoncer immédiatement à tout projet d'alliance avec la fille de son oncle moral. Mais, en songeant aux relations coupables des deux jeunes gens, et au déshonneur de la fille de Michalet, il sentait taillé, malgré lui, son opinion d'ordinaire. Et quand, le lendemain, il vit son oncle pâle et tremblant venir s'humilier devant lui en demandant grâce et pitié pour son honneur et celui de sa fille, le vieux fermier ne put s'empêcher de lui tendre la main. Le mariage fut arrêté immédiatement et la conclusion remise à huitaine.

Marquerite, qui n'avait pas pu contribuer à l'heureuse issue de la négociation, fut la première à instruire son fils bien-aimé, François, revenant seul à la ferme, le soir même de l'entretien des deux pères. Lorsque Marquerite lui eut tout dit en lui annonçant l'heureux résultat de François, remis de son premier étonnement, prit aussitôt sa course à travers champs pour aller se réjouir avec sa future. Chemin faisant, il recontra Jean qui venait aussi à la ferme après avoir fini sa journée.

— Nécessaire François sans s'arrêter, tu peux dire à notre père que tu n'as vu aller chez moi fin.

— Sa fiancée? répéta tout bas Jean avec un mouvement de dépit. Sa fiancée, soit; mais sa femme, j'aurais!

Le jour fixé pour le mariage de François approchait. On était à la fin de mars; l'hiver avait été long, et la neige amassée dans les vallées commença à fondre sous les premières affluences du printemps. Ça et là, quelque têtard dégrégé de leur enveloppe glacée, se détachait nois et humides sur le fond blanc et uniforme de la campagne, tandis que les ruisseaux descendus des montagnes coulaient éperdus et bruyants, traçant au loin de longues files d'écume. Les arbres dépouillés de leur parure d'hiver, perdus dans le creux des ravins ou montés sur la croupe des co-

teaux, ressemblaient à des pauvres naufragés élevant au ciel leurs bras suppliants.

Cette époque de l'année offre, dans les pays montagneux, un spectacle plus triste et plus désolé que l'hiver même. On dirait que la nature se déserte et se décompose. Ce n'est plus l'aspect sévère et imposant de l'hiver, et ce n'est pas encore la grâce naissante du printemps. Les arbres sont nus; yu lieu d'une surface unie et éblouissante, la terre ne présente partout que des lacs d'eau, des champs inondés, spongieux et inégales; c'est la saison la plus rude et la plus triste pour le paysan, c'est pour lui le mois des plus durs travaux et des plus longues journées hors de la ferme. On n'aperçoit plus de soleil s'élever la fumée qui le repelle à son foyer; au retour, plus de joyeuses flammées dans l'âtre; l'humidité suit partout le long des murs; et le vent soufflé de la montagne, ses rafales font croquer les arbres du p. lit vergier, et sa voix lamentable gémit à travers les ais mal-joints et les portes mal serrées.

Les impressions qui naissent des aspects divers de la nature agressive, sur les habitants de la campagne, d'une manière plus immédiate, sicut plus vive, que sur les organisations délicates des hommes dont l'éducation a développé la susceptibilité nerveuse, tout en usant par la fréquence des émotions factices, leur sensibilité morale. Le contraste à lieu chez les villageois; ils n'ont pas de nerfs, comme on dit, mais ils sont impressionnables, pour ainsi parler, à leur insu, et subissent aussi, mais sans s'en rendre compte, l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Leur enveloppe sans doute est rude et épaisse, mais non impenétrable, et leurs sensations ont plus d'intensité parce qu'elles ont moins de mobilité. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille, et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physiognomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Doulés ainsi et inconnus de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, il est juste de dire qu'ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. Celui qui révélera ces mystères aura découvert un monde.

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

ÉCONOMIE INDUSTRIELLE.

Des Ballons et de la Navigation Céleste.

Un ballon n'est, en principe, qu'une capacité remplie d'un fluide d'un poids spécifique inférieur à celui de l'air; il s'élève dans l'atmosphère comme une rose pleine d'huile s'élève au fond à la surface de l'eau, comme un boulet de canon s'élève du fond à la surface d'une eau qui n'est pas de la mer. Je ne salue que l'opinion qui déclare cet enfant à utiliser à l'évaluation d'un globe fait de même genre et des à établir. On est beaucoup trop porté, en général, à regarder toutes les grandes découvertes comme le fruit de la seule idée. Les progrès de la science, de la culture, de l'art et de l'industrie, ont été le fruit de l'effort et de la persévérance; ce n'est que par l'usage et par l'usage que l'on apprend à utiliser ce qu'on a découvert.